

Notes sur le cours de René LÉVY
du 7 février 2011
sur פרקי אבות א,ה

Reprenons le passage ויהיו עניים בני בתך, ordinairement traduit par « que les pauvres soient des gens de ta maison ». La proposition בני בתך est ambiguë et n'apparaît dans le corpus biblique qu'à deux reprises :

– GEN. XIV, 3, lors de l'alliance avec Abraham et de la descendance par Éliézer. « Quoi que tu me donnes, je vais sans enfant (...) le fils de ma maison va hériter ». Le בן בית hérite comme un fils.

– ECCL. II, 7 : « J'ai acquis des esclaves et des servantes, et des בני בית j'ai eus ». Les בני בית sont des serviteurs nés dans la maison, à la différence des autres.

Deux remarques : (i) le possessif crée une ambiguïté (entre בן בית et בן הבית) : on ne sait pas si l'article défini est sous-entendu, (ii) deux lectures sont possibles : « que les pauvres soient des gens de ta maison » et « que les gens de ta maison soient pauvres ».

Les principaux glossateurs de notre michna font les commentaires suivants :

– רש"י : « Ne multiplie pas les serviteurs et les servantes pour te servir mais amène des pauvres à leur place et ils te serviront ; par eux tu recevras un salaire ».

– רמב"ם : « C'est pour te dire qu'il faut que les pauvres et les indigents te servent. Cela est plus convenable que d'acheter des serviteurs, chose que les sages ont blâmé ».

– ברטנורא : « Il ne doit pas acheter d'esclaves pour son service ; il est préférable que des juifs jouissent de ses biens plutôt que des Cananéens ».

Maïmonide fait de notre passage une loi, dans הלכות מתנות עניים, chap. 10, § 17 : « Nos sages ont exhorté à ce que les בני בית d'un homme soient des pauvres et des orphelins au lieu de serviteurs. Il est préférable pour lui de se servir de cela, en sorte que la descendance d'Abraham en profite et pas celle de 'Ham. Quiconque accroît le nombre d'esclaves accroît la faute ; celui qui emploie des pauvres ajoute à son mérite ».

Leur source commune sur l'expression בן בית est dans un passage du Talmud (baba mets'ia 60b) empreint d'humour :

Un jour un vieil esclave se teignit les cheveux et la barbe et se présenta devant Rabba :

— Achète-moi, lui demanda-t-il.

— « Que ce soient des pauvres de ta propre maison », lui répondit Rabba. L'esclave se présenta à R. Pappa b. Samuel, qui l'acheta. Un jour qu'il demandait au vieillard de lui donner à boire, celui-ci ôta la teinture de ses cheveux et de sa barbe et lui dit :

— Vois, je suis plus vieux que ton père !

R. Pappa appliqua à sa mésaventure le passage *Le juste échappe aux ennuis [et un autre prend sa place]*. (PR. XI, 8)

Une lecture naïve de ces textes donnerait les résultats suivants : (i) pour faire l'économie d'esclaves, il faut saisir l'opportunité de la misère des gens. Cette lecture est scandaleuse du fait qu'elle incite à exploiter la misère, (ii) il faut mieux employer des juifs (préférence nationale), (iii) on se couvre de bonne intentions.

Relisons notre texte : « Tiens ta maison ouverte de part en part aux passants ; si d'aventure des pauvres se présentent, qu'ils soient des **בני בתך**, qu'ils te servent comme des **בני בתך** ». Maïmonide dit que ces pauvres ne pourraient se mettre à mon service si je possède déjà des esclaves. Le seul fait d'avoir des esclaves empêche de recevoir des pauvres comme des **בני בית**. Le désir de possession d'une force de travail est contraire au désir de recevoir chez soi des **בני בית**, des pauvres. Si déjà j'ai des esclaves, je ne peux traiter les pauvres comme des pauvres, je ne peux en faire des **בני בית**. Pourquoi faudrait-il que je les traite comme des **בני בית**, pourquoi faut-il qu'ils me servent, qu'ils se rendent utiles au motif qu'ils sont pauvres, pourquoi pas ne les traiterais-je pas en hôtes ? Si je les traitais comme des hôtes, ce serait encore leur donner l'aumône sans en avoir l'air. Au contraire, il faut faire qu'ils ne se sentent plus pauvres chez moi. S'ils sont dehors de pauvres vagabonds, l'essentiel est qu'ils ne soient pas chez moi des pauvres, même déguisés en hôtes de marque, comme dans la charité chrétienne¹. Il ne s'agit en aucun cas de faire que les pauvres ne soient plus pauvres chez eux ou à l'extérieur, ni d'améliorer leurs conditions matérielles, mais faire qu'ils ne soient plus pauvres chez moi². La vraie misère ou pauvreté consiste à devoir aller chez les autres pour solliciter leur aide, et à y rester comme un

1. À l'exemple de l'évêque de Digne M^{gr} Myriel recevant Jean Valjean dans *Les misérables*.

2. Le marxisme, à vouloir améliorer les conditions matérielles des pauvres hors de chez soi, est peut-être ainsi un rêve bourgeois : ne pas faire entrer chez soi la pauvreté.

pauvre. Ce n'est pas dehors que la pauvreté doit disparaître³. Chez soi, c'est là que la pauvreté de l'autre doit disparaître. Comment ? En ce que le pauvre se met au service en tant que fils ou fille de la maison. Est-ce que ce faisant, il n'y a plus de pauvre chez soi ? Il faut en vérité une autre condition : que je ne possède pas de serviteur pour assurer ces tâches. Ainsi, si le **בן הבית** ne sert pas dans l'économie domestique, aucun pauvre ne peut être **בן הבית** ; le fils de la maison est un pur héritier. En regard du statut de **בן הבית**, le pauvre apparaît comme une extension du fils, de la filiation, comme s'il fallait voir dans la pauvreté d'un pauvre qu'on reçoit chez soi la pauvreté d'un fils : la dépendance à l'égard du nourricier, ce rapport de service et de nourrissage supprimant le sentiment de pauvreté – un fils ne se sent pas pauvre.

Un des 'hidouch de notre texte est que si le pauvre voit dans son hôte un nourricier, non une âme charitable, le pauvre ne sera plus pauvre. Il est chez son hôte dans la dépendance filiale. Si le **בן הבית** n'est pas fils de soi, il est fils de chez soi. Il n'y a pas d'engendrement charnel mais engendrement de la maison : abrahamisme. Qu'en est-il dans l'ordre du *nimchal*⁴ ? Qu'est-ce qu'un en-soi troué de part en part et nourricier ? Quels sont ces pauvres que l'on reçoit chez soi ? Le mouvement du pour-soi est la sortie de soi. L'attitude naturelle du pour-soi est d'aller chercher des provisions ou des informations (on sort en quête de provision immatérielle comme par mimétisme, comme si l'âme avait faim : savoir, journaux, etc.). Pour Abraham, le lieu nourricier est le dedans. Pour lui, le dehors est le lieu des passants qui ont peut-être faim ou soif. La tente d'Abraham a été le lieu nourricier du monde entier, il ne limitait pas son désir : dans l'ordre du *nimchal*, ce n'est pas qu'il faille chercher en soi-même (penser que tout est en soi-même comme Socrate) – il faut s'instruire au dehors –, il faut aller aux autres, aux quelques autres qui ont faim et soif. Et si ici « les autres » désigne les œuvres des autres, que veut dire qu'ils ont faim et soif ? Si je sors pour manger les choses, ni ces choses ni ce savoir n'ont faim ou soif, ils sont saturés ; ce ne sont pas des « passants ». Abraham dit « il y a manque en vous, déficience ». Cette déficience n'est pas de l'incomplétude : un homme qui a faim, par exemple, n'est pas un homme incomplet mais un homme déficient de l'intérieur. Les choses amenées de l'extérieur doivent passer dans Abraham pour être nourries. Le savoir doit être nourri par mon intérieur, mon entendement. L'intérieur de soi nourrit les choses perçues (le savoir) et les régénère, sans les retenir chez soi. Il faut passer du statut de consommateur ou de « cumulateur » à celui de nourricier.

3. La pauvreté disparaîtra aux temps messianiques.

4. **נמשל** : ce qui est métaphorisé.